

La Muse de Paris

ET SON POÈTE

Elle est, il me semble, charmante et significative à la fois l'idée qu'a eue le compositeur M. Gustave Charpentier d'ennoblir l'allégresse de nos fêtes officielles par la beauté d'une virile musique et la grâce d'une jeune femme, de marier sur la plus grande place de Paris les deux poésies suprêmes de notre cité, la poésie radieuse et délicate de l'art et du travail à la poésie hurlante et magnifiquement brutale des foules en joie.

D'abord, le spectacle est joli de la gaie ouvrière des faubourgs, gravement élue « muse » par ses compagnes d'atelier, patronne pour quelques heures de la ville un instant fraternelle, symbolique reine de consolation, d'inspiration, d'espérance et d'amour, qui, interrompant les clameurs, les bousculades, tout le gros amusement, parfois un peu égoïste, des promeneurs de ces jours-là, proclame solennellement, en la montée imposante des symphonies et des chants, l'éternelle et souveraine puissance de la vie laborieuse et féconde. Et la partition, où palpète vraiment l'âme de la rue, avec ses stridents appels de marchands des quatre-saisons, de rempailleurs de chaises, de poissonnières, de chiffonniers, lancés par les trompettes, des plus hautes fenêtres du palais municipal, seuls puis entre-croisés et repris par l'orchestre en d'exquises harmonies; son spirituel ballet du « plaisir »; sa délicieuse fanfare de la Muse, douce et apothéotique, dont les enfants, du faite de la Maison commune, redisent ingénument le thème; ses sonneries de cloches lointaines ou rapprochées, se répondant et se mêlant; ses amples et vibrantes phrases instrumentales et chorales; ses développements pittoresques; son caractère de rude franchise et, en même temps, de robuste tendresse; sa péroraison religieuse et triomphale, est animée d'un souffle superbement populaire. Il ne s'agit pas là, qu'on le sache bien, de la cantate habituelle, de l'inutile et odieuse cantate de commande, aux nécessités de laquelle la libre verve de M. Charpentier ne se serait point soumise. En toute indépendance, sans s'assurer préalablement du concours de personne, l'entêté compositeur a conçu son œuvre, l'a écrite, vers et musique. Après quoi, aidé par nos édiles, il est parvenu à la faire exécuter en plein cœur de Paris.

Si j'en parle maintenant de cette façon et à cette place, c'est qu'elle ne me paraît pas être une fantaisie isolée de l'auteur de *Louise*, qui d'ailleurs, on se le rappelle, a déjà tenté plus petitement pareille chose, à Montmartre, pour un défilé, et dans le jardin du Luxembourg, devant la statue de Watteau; c'est aussi que je la considère comme un réveil heureux de l'esprit national. Elle confirme nettement les *Impressions d'Italie*, la *Vie du Poète*, les *Poèmes chantés* et, témoignant de tendances très particulières, annonçant de manière formelle une série d'ouvrages de même nature, elle nous enseigne sur des intentions assez bien définies déjà, assez nobles en somme pour valoir, je crois, d'être mises en lumière. Il m'a semblé que, en apportant le bonheur aux souffrants, l'idée, la forme aux producteurs, la gloire et la beauté aux êtres d'imagination et de contemplation, la Muse de Paris, d'un grand geste, promettait à tous le réconfort d'un art nécessaire et attendu.

Voilà donc un musicien qui, à cette heure d'autocratie wagnérienne, alors que les mieux doués, les mieux armés pour la lutte et la victoire restent hypnotisés par le géant de Bayreuth — titan devenu tyran, — secoue, lui, Français, le joug germanique, descend avec tranquillité des hauteurs d'où beaucoup de ses camarades dégringolent et, quittant les pays de légendes, se fixant sur la terre d'humanité, écoute, regarde et, un jour émerveillé, attristé le lendemain, note ses sensations, ses contentements ou ses peines. Prix de Rome, parcourant l'Italie, il entend les sérénades que, du matin au soir, sous le soleil amoureux, les garçons donnent aux filles, il voit les longs cortèges de femmes allant puiser l'eau à la fontaine chantante, il s'amuse du grelot des mules trottant dans la campagne et subit cependant la mélancolie de son rythme obstiné, il se prend d'enthousiasme, sur les cimes, pour l'immensité de l'espace où vibrent les cloches lointaines, où l'esprit s'envole et suit les grands oiseaux du rêve, il se grise enfin du bruit assourdissant de Naples en fête, emmagasine dans son souvenir la clameur joyeuse des foules exubérantes, les sonneries militaires de la retraite aux flambeaux, le sifflement des fusées du feu d'artifice et le thème retrouvé, à la fois persuasif et plein d'abandon, des éternelles sérénades que, dans le coup de folie brutale des villes en plaisir, les garçons de là-bas donnent encore doucement aux filles. Les cinq tableaux symphoniques où M. Gustave Charpentier mit tout cela et bien d'autres choses formèrent son premier « envoi » qui, je n'ai pas besoin de le faire remarquer, contrastait singulièrement avec ce que les pensionnaires de la Villa Médicis ont coutume d'écrire. De retour à Paris, le compositeur loua une chambre à Montmartre et, là comme ailleurs, se passionna pour ce qui était autour de lui, pour la nature, pour ce qu'il voyait, pour ce qu'il entendait, pour ce qu'il ressentait directement. L'exaltation du cœur et des sens à l'aube de travail et d'amour; le recueillement de l'âme aux accents de gravité mystérieuse des voix

intérieures; le désir de l'idéal, de l'inconnu où s'allumera la flamme divine; le doute dans la nuit splendide et rapide, où tout est musique fuyante: brin d'herbe, arbre, étoile; la peur du Temps dont le silence cache le triomphe ou la mort de l'espoir, l'impuissance redoutée, affreuse, terrible de l'esprit tournant dans le vide, maudissant Dieu; l'ivresse dégradante, furibonde, croissant tandis que rit, que hurle la prostituée aux bras ouverts, tandis que retentissent et se mêlent les appels du passé et ceux de l'avenir: noblesse, bassesse, orgueil, lâcheté sont exprimés avec une extraordinaire véhémence, une étonnante force dans le drame symbolique de *la Vie du Poète*, nullement disposé d'ailleurs pour la scène. M. Charpentier subit ensuite volontairement l'influence du socialisme, du mysticisme de « la Butte ». En font foi la *Ronde des Compagnons*, la *Veillée rouge* et l'admirable *Chanson du Chemin*, qui est un des morceaux les plus beaux, les plus impressionnants qui aient été joués, dernièrement, au concert. De l'ouvrage dont l'Opéra-Comique annonçait il y a quelques mois la réception, *Louise*, je ne sais à peu près rien, si ce n'est que l'auteur s'est proposé d'y montrer, avec beaucoup de lyrisme et de réalisme, le milieu ouvrier du Paris moderne.

Lyrisme et réalisme, tels sont les deux moyens d'action toujours mis en œuvre par le compositeur qui tire de ces éléments en apparence contradictoires des effets de surprenante intensité. On saisit, maintenant que j'ai indiqué au plus bref les visées générales de l'artiste, la conséquence de ces visées et l'on comprend parfaitement que la rue, la rue vivante et joyeuse ait séduit M. Gustave Charpentier. Elle lui offre le réalisme prodigieux de son décor, de sa foule attentive et le lyrisme superbe des événements qui s'y sont produits ou qui s'y produisent à chaque instant. Aucune salle de spectacle n'aura jamais, entre ses murs étroits et secs, la poésie grandiose et encore chantante de cette place de l'Hôtel-de-Ville où des milliers de personnes viennent d'acclamer le jeune musicien. Et puis, pour s'adresser utilement au peuple, il faut lui parler sa langue natale, qu'en musique du moins on commence à oublier. C'est en cela particulièrement que la manifestation d'hier me ravit. Française, elle est la résultante d'autres manifestations françaises et elle nous vaudra, j'en suis sûr, de prochaines manifestations françaises. Je ne demande pas et je ne souhaite pas que l'on imite M. Charpentier qui, je pense, n'a point l'intention de se spécialiser dans le « plein air », mais je désire du fond de mon cœur que cesse chez nous la soumission à un génie étranger, quel qu'il soit, et que nous retrouvions notre indépendance et notre force. Et toutes les fois qu'un homme se lèvera qui sera de son temps et de son pays et dira quelque chose de nouveau et de beau, je croirai de mon strict devoir d'aider à le faire connaître et de le féliciter publiquement.

C'est pourquoi il m'a plu de saluer aujourd'hui M. Gustave Charpentier, que la Muse de Paris semble vouloir mener par la main vers la Gloire.

Alfred Bruneau.

AU JOUR LE JOUR

AUTOUR DU LAC

— Autour du lac ! mais il n'y a personne.
— Pardon, ce n'est pas du lac du bois de Boulogne que je veux parler, mais du seul lac dont on parle en été, à Paris, du lac dont on dit « le lac », tout court, et « les bords du lac », le lac de Genève, enfin.
Les cartes de géographie persistent à écrire « le lac Léman », et cela vous a un parfum prétentieux de vieille fille universitaire qui, se déplaçant une fois dans la vie avec son père, professeur consciencieux et économe, dit à tout venant :
— Nous allons sur les bords du lac Léman.
Supposons un instant que nous avons une excellente automobile — pas de réclame à la marque, — et nous allons faire aussi rapidement que possible le tour du lac. On ne nous dressera pas procès-verbal pour cette vitesse évidemment déplorable, et nous n'écraserons personne.
Genève : Des Anglais, des Américaines dont quelques-unes ont passé là l'hiver dans les grands hôtels et les pensions; des familles allemandes qui, en attendant le bateau, vont voir le monument du duc de Brunswick. Peu de Français.
Prégnay : La jolie villa du baron et de la baronne Adolphe de Rothschild, avec son petit port et son yacht *Gitana*. De la colline pleine d'arbres et de vignes, la vue du lac est adorable.
Versoix : Ville française autrefois, mais ville sur le papier, dont le duc de Choiseul, au siècle dernier, voulait faire la rivale de Genève; et Voltaire écrivait, de Ferney, qu'à Versoix il y avait des rues, mais pas de maisons. Aujourd'hui, quantité de jolies villas s'élèvent sur les bords du lac. Nous voici à Coppet, devant la maison de Necker.
On sait que le comte et la comtesse d'Haussonville y sont installés. Ils en ont hérité de Mlle d'Haussonville, morte l'année dernière, qui elle-même avait hérité de cette maison historique par sa mère, née Broglie, et par sa grand-mère, la duchesse de Broglie, fille de Mme de Staël et petite-fille de Necker.
Nous traversons Nyon et nous voici à Prangins où il faut distinguer le château et la villa. Le château a été vendu, il y a longtemps, par le prince Napoléon, et la villa est aujourd'hui la propriété du prince Louis que sa carrière militaire, si brillante, retient loin de là.
Morges, Rolle, Ouchy, Lausanne, Vevey, nous traversons tout cela sans nous arrêter. Mais voici Clarens, dominé par le château